

Journal de débordement

Jeudi 2 avril 2020 (Laure - campagne - village) 17 jours en mer.

J'ai du mal à me rappeler quel jour nous sommes, et cette perte de repère a lieu plusieurs fois par jour. Nous sommes chez nous comme sur une île, j'ai longtemps vu dans notre maison le profil d'un vieux rafirot breton posé sur une crête de vagues, l'ondulation des collines qui déferle à nos pieds, le point du vue sur l'horizon, tout y est. Nous avons d'ailleurs acheté ce bout de terre loin des côtes à une veuve de capitaine, bretonne échouée en plein Gers, asséchée par un coup du destin. Elle avait placardé le portrait de Kersauson dans sa chambre et fixé un grelin en guise de rambarde d'escalier. Nous avons poursuivi sur le même thème et j'ai fait installer des chaluts comme garde-fou pour empêcher ma fille de dégringoler dans les trous béants de la cage d'escalier.

Aujourd'hui je me demande en mâchouillant des algues séchées combien de temps s'écoulera avant que nous puissions aller tremper nos pieds dans l'eau salée. Je compte les jours, j'échafaude des hypothèses qui s'égrènent en douceur sur le sable qui a envahit le sol depuis deux semaines. J'imagine la chaleur monter degré par degré, les appartements bondés, sans lumières et mal isolés, la société renvoyée dans sa chambre pour y « attendre que cela passe » et la cocotte minute doucement se met à chuintier avec mes artichauts.

En Inde, l'armée tire à vue dès le couvre-feu. Plus la peine de fictionner - expression chère à ma professeure d'écriture dramatique - il suffit de dire, de raconter, de décrire ce qui est devenu une réalité. La globalité de cet événement, l'écho qui se répercute à l'échelle mondiale, c'est là que tout devient vertigineux. En Suède, on ne contraint pas, on communique beaucoup sur les implications de chacun et les responsabilités individuelles. En Suède, on continue de vivre même si le virus continue de tuer. Ailleurs, on fige la société pour constater que le virus tue, même en restant tous immobile. Et puis il y a d'autres ailleurs, où tous se sont masqués avant même que cela soit demandé, où la police prend la température à tous les coins de rue, où on soigne avant que la santé ne se dégrade. Le virus est traqué. Chez nous, plus on le regarde, plus on le craint, plus il s'ébat, mute et se disperse.